

PORTRAIT

*Une petite tête arrondie un beau jour
Par quelque fin tourneur du céleste séjour ;
Un petit front serein où douce candeur blanche
Bien en sécurité, loiblement s'épanche ;*

*Deux petits yeux noirs, vifs et pétillants de flamme,
De mystère tout pleins et de reflets de l'âme ;
Un petit nez mignon pour ses petits doigts blancs
Au moins elle le croit, comme tous les enfants !*

*Une petite bouche aux lèvres rose-fraise
S'entr'ouvrant gentiment pour bien sourire à l'aise,
Montrer ses dents d'émail ressemblantes au lait,
Ou sa petite langue au gazonillis parfait ;*

*Puis, de chaque côté, quelle petite joue
Douce, tendre et rose où le sourire joue !
De longs cheveux châtain ; et deux petits bras ronds
Pour enlacer maman dans des baisers profonds ;*

*Et deux petits genoux ployant pour la prière
Devant petit Jésus qu'elle voit dans son père ;
Enfin deux petits pieds pour aller et venir,
Désertier entre temps si ça lui fait plaisir.*

*Oui, c'est là le portrait de ma petite nièce.
Eh ! pour qui, dites donc, ai-je fait cette pièce ?
Est-ce pour Célestine ou pour Alexandra,
Antoinette, Florence ou mon Emelina ?*

J. V. L. Luccif

LA PIERRE SACRÉE

HISTOIRE DE LA VIE CAMPAGNARDE EN RUSSIE

I

Il y avait une pierre immense à quelques pas de la porte de ma ville natale, dans la Petite Russie.

La dite pierre était couverte de taches jaunes, grises et d'autres couleurs encore.

Elle était sans âge, et la tradition voulait que tous ceux, habitant la province, condamnés par le sort à pleurer leurs morts, y fussent amenés par la fatalité, au moins une fois dans leur vie. Des mères en deuil de leurs enfants y venaient souvent.

Le lieu où se trouvait la pierre aux larmes était considéré comme lieu saint, vénéré des petits et des grands. Le passant s'y arrêtaient pour faire le signe de la croix.

Le moindre doute manifesté par qui que ce fût sur la sainteté du lieu, aurait été condamné comme un blasphème et sévèrement puni.

Aussi, personne ne doutait.

II

Le temps coulait, et le monde de ma ville natale — un village plutôt — croyait.

Pourtant la civilisation, qui gâte les croyances (inutilement peut-être), commençait à annoncer son apparition un peu partout, y compris la sourde Russie et la province en question, avec le village qui... cependant, n'avait vu naître.

Un militaire retraité, qui était resté vingt-cinq ans dans une des capitales de l'empire — donc, un homme à qui le titre de "raffiné" s'accordait à l'unanimité, — ne voulait plus croire à la légende de la pierre aux larmes — pierre sacrée.

— Oh ! des bêtises que tout cela ! Des gens qui s'amèneraient de je ne sais où pour pleurer sur un lieu dont ils n'ont jamais entendu parler ; Pourquoi viendraient-ils ? Parce qu'une certaine pierre y est plantée — pierre qui est couverte de taches sales, déposées par les âges ?

— Mais on avait vu des personnes arriver de tous les coins et recoins de la province, te dit-on, malheureux ! disaient avec colère à tour de rôle les concitoyens du "raffiné" ex-soldat. Et, quant aux taches, elles sont bien celles des larmes, va, pauvre malin !

Parfois, se voyant désarmé par les arguments convainquants de ses adversaires, le "raffiné" avait l'air de se rendre, mais... "mais je n'y crois pas, malgré tout," ajoutait-il chaque fois.

C'est qu'ils sont entêtés, ceux qui se payent l'audace de douter, de ne pas croire — l'audace des sceptiques...

III

Un beau matin, les habitants de la petite localité avaient été scandalisés par la nouvelle portée avec indignation de maison en maison par des gens dignes de foi :

"Un homme d'un grand âge et inconnu dans le pays, un mendiant d'apparence, est assis sur la Pierre Sacrée ; à ses pieds, un grand chien maigre est étendu, ayant plutôt l'air d'un squelette — crevé peut-être. De temps à autre l'homme s'agenouille devant la bête, restant une seconde muet, immobile, prie ensuite, à ce qu'il paraît ; puis ses paroles meurent sur ses lèvres, il retombe dans un état de méditation sans prêter la moindre attention aux questions des passants."

On criait au blasphème ; on prédisait un malheur à la communauté.

Le Pope (prêtre orthodoxe russe), accompagné de quelques vieillards, se transporta sur les lieux pour faire en personne l'enquête dans ce cas grave.

Quand le groupe approcha du "lieu saint," ses membres ne purent que constater le fait.

Et pourtant, le vieillard, malgré l'évidence de son état de mendiant de profession, avait l'air des plus respectables.

On a un respect touchant pour les humbles et les misérables, dans ce pays primitif.

De plus, il pleurait ! Il n'y avait même pas de doute sur la sincérité de ces larmes.

On cherchait à le faire parler, mais, sans le moindre succès.

Il pleurait !...

On attendait, respectant sa douleur. Ne le voyant guère se calmer, le Pope employa un moyen extrême.

— Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, commença-t-il...

Le vieillard l'interrompit, faisant signe de sa main osseuse qu'il allait prendre la parole.

Il lui prit quelques minutes, pourtant, avant qu'il pût s'acquitter de sa promesse.

IV

— Si je pouvais le voir, au moins, le camarade, le bienfaiteur, cria le vieillard, navré, abattu.

— Vous entendez, demanda le Pope à ses amis ? C'est simplement un de ces cas dont le secret n'est

connu que de la sainte pierre. Il pleure un mort, l'infortuné !

Chacun fit le signe de la croix.

— J'avais connu sa mère — je l'ai protégée, continua le mendiant. Non parce qu'elle avait été attrayante. Une chienne errante ne l'est jamais, n'est-ce pas, messieurs ?

Ses auditeurs eurent un mouvement de surprise en apprenant à quelle race le mort appartenait. Ils écoutaient néanmoins.

— J'avais été guidé en cela par la pitié, tout simplement. Elle ne connaissait que des malchances dans sa vie. Elle disparue, j'accueillis l'unique survivant de sa famille.

Comme, arrivé à l'âge mûr, il n'était pas docile, s'étant annoncé volage et vagabond, j'avais fréquemment à le punir. Il me déserta.

"Pendant des semaines, parfois, il ne se montrait pas à mes yeux ; puis, il s'amenait, tout à coup, cherchant à deviner mes intentions envers lui. Trouvant mon accueil à son goût, il restait, jusqu'à quelque nouvel acte d'injustice de ma part à son égard ; — je dis : injustice, car, après tout, on ne doit jamais introduire de force son goût dans la vie d'autrui.

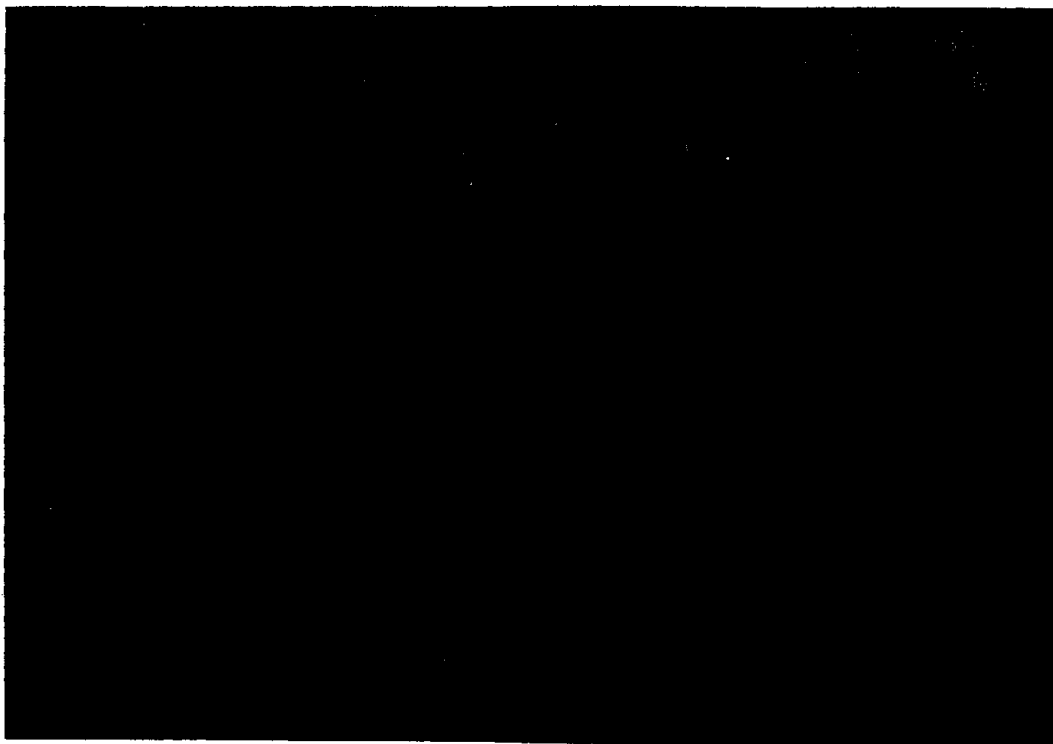
"S'il devinait de la mauvaise humeur en moi, il rebroussait chemin sans délai.

"Le confort des basses-cours et la débauche en plein air lui faisaient oublier l'humble nid, — le nid natal. Cependant, le jour même où j'ai été déclaré infirme, aveugle pour la vie, il se présenta à la maison. Ceci se passait au commencement de l'hiver. Je l'entendis gratter à la porte que je tenais fermée. Je n'avais pas le courage de me lever pour lui ouvrir. "Je ne puis plus être ton maître. Ton sort ferait à présent mon bonheur. Puis, je te connais, va, débauché, ingrat !" Je l'entendis aboyer craintivement. Finalement, il ouvrit la porte. — Depuis ce moment nous avons été inséparables, durant toute la période de mon infirmité, — existence qui est doublement plus longue que la vie ordinaire.

"Dès qu'il se trouva en face de moi, je savais par instinct qu'il renonçait à sa vie nomade. Une idée traversa mon cerveau. Un rayon d'espoir pénétra dans mon cœur.

"Peut-être voudrait-il ne plus me quitter, me protéger, me guider ? La vie est donc encore une fois possible ? Se nourrir ! Oh ! Mais on pense à la vie avant tout. Il saisit toute la profondeur de mon malheur.

"En lui mon espoir avait été placé et il ne l'a pas trompé. Peu à peu, il m'avait appris à utiliser son dévouement. Jour et nuit, il se tenait à côté de moi, il n'attendait que mes ordres pour les exécuter. Ja-



A TRAVERS LE CANADA.—CHUTE DE LA RIVIÈRE CHAUDIÈRE